

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette oeuvre, totale ou partielle, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

© Sébastien Chion 2013
ISBN: 978-2-9544810-0-5

Sébastien Chion

**À Vancouver,
tourne à gauche**

Les Aventures du Pourquoi Pas? 1/3

C'est l'histoire de gens qui se rencontrent

*Parce que l'on ne sait jamais
de quelle façon une personne
va changer notre vie.*

À Constance et Danielle.

Première partie
Le long du fleuve

Une retraite à pois verts

— Tu t'appelleras «Pourquoi Pas?».

Je regarde ma nouvelle acquisition avec un certain respect, teinté de plaisir. Je trouve qu'il a fière allure mon Dodge Cargovan 1990. Et ce, même avec ses petits ronds verts qui recouvrent un peu partout sa vieille carrosserie noire. Oh, il a aussi des petites taches de rouille ici et là, mais pour moi, il est parfait. C'est ma première voiture. C'est aussi la base de mon projet et de mon rêve. «Partir vers l'ouest puis, rendu à Vancouver, tourner à gauche». C'est devenu mon mantra, ma petite phrase explicative.

Je pars. Je ne sais pas pour combien de temps. Je pars sans date et sans limite. Je pars pour ne revenir que quand j'en aurai envie.

C'est mon cadeau d'anniversaire. Pour mes trente ans.

Trente ans. Je vais bientôt les avoir. À cet âge-là, je devrais être marié, avoir une maison, des enfants, un travail stable et cotiser pour mon régime d'épargne retraite. Du moins j' imagine que c'est ce que l'on attendrait de moi. À trente ans, j'habite seul dans mon petit appartement, pas très loin du centre ville de Montréal. Célibataire. J'ai perdu mon travail il n'y a pas très longtemps. Ma retraite? Je viens de la sacrifier.

Je suis sans aucun doute le seul trentenaire à planifier une retraite noire avec des petits pois verts. Mon épargne retraite a un frigo, une petite cuisinière, et plein d'espace de rangement. Mon épargne retraite a un toit qui se soulève, me permettant d'être debout à l'intérieur. Mon épargne retraite s'apprête à rouler plusieurs milliers de kilomètres sur les routes de l'Amérique du Nord.

C'est dit, c'est fait. Mes amis n'ont pas sursauté ni fait la grimace quand je leur ai dit que je partais. Ils me connaissent; ils savent que je ne tiens pas en place. Dès que j'ai un peu de temps, dès que j'ai un peu d'argent, je saute dans le premier avion venu. À la découverte du monde. Nouveaux horizons, nouvelles personnes, nouvelles idées.

Cela fait dix ans que j'ai posé mes bagages à Montréal. J'ai quitté la France, un pays qui ne me convenait plus, pour découvrir le Québec. Aujourd'hui, je me sens Québécois; désireux d'explorer mon continent d'adoption.

La boîte à rêves

À partir de demain, à partir du moment où le moteur du Pourquoi Pas? va démarrer, mon univers va se réduire; je ne vivrai plus que dans quelques mètres carrés. Mes possessions se réduiront à quelques boîtes. La moitié est inutile.

J'ai besoin de les amener pour me sentir mieux. Éviter de me sentir dépossédé. Je suis comme tout le monde: je possède les objets autant qu'ils me possèdent. Je me départirai de tout cela au fur et à mesure que j'en confirmerai l'inutilité. Je veux y aller étape par étape, sans rien précipiter.

Mais surtout, j'ai ma boîte de fantaisie. Je veux profiter de ce voyage pour me découvrir de nouvelles passions et développer de nouveaux talents. Alors j'ai cette malle pleine d'objets hétéroclites. C'est mon sac à malices. Le coffre aux trésors où je pourrai plonger à la recherche d'inspirations. J'y puiserai idées, projets, rêves. Il est important de rêver. Ça aide à partir.

Clémence

Nous sommes une dizaine, assis à la terrasse du St-Bock. J'avais envie de marquer mon départ en le célébrant dans l'un de mes endroits préférés de Montréal. L'amateur de bières que je suis a fait le tour des micro-brasseries québécoises dans les deux sens. Je suis toujours à la recherche de nouvelles bières, de nouvelles découvertes, de nouvelles saveurs. J'ai trouvé ce que je cherchais au St-Bock.

Et puis il y a la rue St-Denis. L'un des coeurs de Montréal et une partie de

son âme. Assis à la terrasse, je peux à la fois être avec mes amis et regarder ces gens qui déambulent. Ils ont fait partie de ma vie, sans le savoir, pendant près de dix ans. J'aime les regarder. Je dirais même espionner. J'essaie de deviner leur vie. Savoir où ils vont, ce qu'ils veulent, ce qu'ils font. Je suis un observateur. Regarder, écouter, observer, m'aide à comprendre mon prochain.

Mon plan de soirée est simple. Me faire payer autant de bières que possible par mes amis, pour essayer d'oublier le stress inévitable à la veille du départ et apprécier ma soirée autant que je peux. J'ai envie de m'amuser. Je répète une fois de plus mon projet, raconte une fois de plus ce que j'ai l'intention de faire, et ce que j'ai de prévu. Comme à chaque fois, ça prend moins d'une minute. Je n'ai aucun plan, si ce n'est de partir vers l'ouest. Je ne sais toujours pas si je roulerai vers Toronto, ou si je passerai au nord des grands lacs.

Mes amis m'écoutent, me posent quelques questions, me donnent quelques conseils. Plus la soirée avance, moins j'y prête attention. Je suis surtout intéressé par le sourire et les yeux de Clémence. Je ne la connaissais pas avant ce soir. C'est l'amie d'un ami. C'est la première fois que je la vois, mais c'est le genre de rencontre aléatoire que j'aime. Tout comme j'aime cette façon qu'elle a de me fixer. Je

n'hésite pas à lui rendre ses regards, à jouer sur les mots que j'emploie, mais aussi sur le phrasé et le rythme avec lesquels je les dis. Sans jamais quitter ses yeux. Je me laisse plonger en elle sans la moindre hésitation.

La soirée avance. Mon rythme est plus lent, mes phrases plus passionnées. J'avoue sans le moindre scrupule que je manipule Clémence, guidant la discussion vers les sujets qui me mettent en valeur ; là où je suis le plus à l'aise pour parler. Je sais qu'elle est consciente de mon jeu, mais elle l'accepte. Je suis tout autant conscient de son comportement à elle. Ses sourires, ses allusions, ses petits mouvements de mains. Son corps parle pour elle. Il me suffit de lire.

Mes amis me connaissent bien, et m'acceptent comme je suis. Eux aussi sont conscients de ce que je suis en train de faire ; ça ne m'empêche pas de leur parler, même si je ne leur donne peut-être pas toute l'attention qu'ils méritent. Ils ne m'en voudront pas pour ça. Ils partent, chacun à leur tour : nous sommes lundi et demain, ce monde que certains qualifient de normal les attend.

Au revoir

— Je vais devoir y aller, ça serait plus raisonnable.

Nous ne sommes plus que quatre quand Clémence me dit ça. Je la regarde avec un grand sourire.

— Être raisonnable? Tu penses que je sais ce que ça veut dire quand je m'apprête à partir vivre sur les routes, dans un van? Il va falloir te trouver un autre argument.

Elle me rend mon sourire, et n'insiste pas.

— J'ai quand même pas mal de route à faire.

Nous ne sommes plus que trois.

— Tu n'as pas à rouler jusqu'à Saint-Jean ce soir. C'est vrai que c'est loin, mais tu peux aussi rester dormir chez moi si tu veux. J'ai un divan très confortable.

J'ai dit au revoir à tous mes amis. Il ne reste que Clémence et moi.

— Je dois y aller.

— Tu n'es pas obligée tu sais... ma proposition tient toujours.

— Je ne sais pas trop...

— Tu me plais Clémence. Je suis sûr que l'on pourrait passer une très belle fin de soirée ensemble. Ça serait dommage de s'arrêter là, tu ne trouves pas?

Mon audace me surprend. Je n'ai pas l'habitude d'être aussi direct. Mes amis m'auront quand même payé sept bières,

ce qui m'aide à ne plus contrôler ce que je dis. Clémence me sourit, mais ne dit rien.

Je m'approche un peu d'elle. Elle ne dit toujours rien ; elle ne bouge pas. Le silence se poursuit. Nos lèvres se rencontrent. Elle m'attendait. Elle m'embrasse avec intensité.

— D'accord, tu as gagné. Je viens dormir chez toi.

Je ne cherche pas ce genre de rencontres d'un soir. Pour moi, deux corps sont faits pour se découvrir dans le temps. L'amour est une danse qui doit se pratiquer, laissant aux partenaires le plaisir de se dévoiler, de s'explorer. Le temps ouvre la porte à la volupté, à la sensualité et au désir. Mais pour une fois, je veux juste profiter de l'instant présent.

Le voyageur égoïste

— Tu veux boire quelque chose ?

J'en ai besoin. Ma confiance s'est envolée le temps de rentrer chez moi. J'ai l'impression que ma gêne est palpable. Elle prend trop de place dans la pièce.

— Pourquoi pas ! Tu proposes quoi ?

— Ma spécialité, c'est les cocktails maison improvisés...

— Alors va pour une improvisation.

Nous nous retrouvons quelques instants après, assis côte à côte sur mon divan. Nous nous embrassons à nouveau, cherchant à vérifier que nos intentions

sont toujours les mêmes. Maintenant que le premier pas est fait, nous ne sommes pas pressés d'aller plus loin.

— Pourquoi est-ce que tu pars ?

Voilà... elle a posé La question. Mes amis me connaissent ; ils savent que j'ai le goût de bouger, mais je leur fais confiance pour comprendre aussi une bonne partie des non-dits. Mais Clémence, elle, ne me connaît pas. Je pourrais biaiser la réponse, mais comme souvent après quelques bières, j'ai la parole facile...

— C'est assez simple en fait... je n'ai plus du tout la moindre idée de qui je suis, ni de ce que je veux. J'espère me retrouver en allant voir ailleurs si j'y suis.

— Ça ressemble à une crise de la trentaine...

— Sans doute... J'ai eu beaucoup trop de remises en questions ces derniers mois. Les événements m'ont envoyé à droite, à gauche, sans que j'aie vraiment le contrôle. J'ai perdu ma job. Mais surtout, je me suis perdu à essayer de retrouver une fille. Puis à essayer de suivre celle qu'il ne fallait pas.

— Comment ça ?

— Rien de bien original... une rupture difficile à digérer, suivi d'une nouvelle rencontre... la bonne personne, mais au mauvais moment. Je me suis oublié dans tout ça. J'ai cherché à donner à tout le monde ce qu'il voulait. Mais, je n'ai pas pensé à ce que je voulais moi.

— Oui... c'est classique j'imagine... à trop vouloir plaire...

— C'est un peu ça... c'est beaucoup ça même. J'ai toujours peur de déplaire. Je fais ce que les gens attendent de moi, sans poser de questions. C'est tellement plus simple; je fais les compromis, je fais les efforts, et ça passe tout seul.

— Oui, mais toi dans tout ça?

— Voilà.

On reste un long moment à siroter nos cocktails un peu trop sucrés, en silence. Je finis par lui demander :

— Tu connais Jacques Poulin?

— Un peu, pourquoi?

— C'est mon auteur préféré... j'aimerais pouvoir vivre dans un de ses romans. Les relations entre les gens y sont si simples, si belles... j'ai lu tous ses livres il y a quelques années. Je les ai relus ces dernières semaines. Il est un peu pour moi ce qu'Hemingway était pour lui.

— C'est-à-dire?

— Une sorte de modèle, d'exemple, de mentor... dans ses livres, il est toujours question de longs voyages dans un bus Volkswagen. Je m'apprête à faire comme lui.

J'ajoute, pensif.

— C'est un peu de sa faute si je pars!

Elle me sourit, attendant la suite.

— Dans un de ses livres, son personnage explique qu'il est rendu vieux. Toute sa vie, il a fait des efforts

auprès des filles, il faisait les premiers pas, il faisait tout ce qu'il fallait... mais maintenant, il a envie que les rôles soient inversés. Je ne me sens pas vieux du tout... mais j'ai l'impression que j'ai le même besoin en ce moment... que pour une fois, ce ne soit pas à moi de faire tous les efforts. J'aimerais me concentrer sur ce que je veux moi. Je veux être un voyageur égoïste, me retrouver seul, et faire uniquement ce dont j'ai envie pendant quelques temps. Et on verra bien où cela me mènera.

— Ce n'est pas facile d'être un homme, n'est-ce pas ?

Je la regarde, surpris. Elle a affirmé ce que je n'osais pas dire.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Si si, au contraire... mais c'est la première fois que je rencontre une fille qui a l'air d'être consciente de ça.

— J'ai pas mal d'amis, avec qui je discute souvent... C'est à ça que tu veux essayer de répondre sur la route ?

— Entre autre, oui... on doit être parfait. Vous attendez de nous qu'on soit un père, un frère, un amant, un amoureux. On doit être romantique et mauvais garçon. Attentionné sans être envahissant. Prendre soin de vous sans vous étouffer... Je ne pense pas qu'être une fille soit plus facile... mais on ne dit jamais combien ça peut-être difficile pour nous aussi, et je trouve ça injuste.

On doit faire les premiers pas, venir vous chercher, être exactement ce que vous voulez. Les compromis, c'est à nous de les faire. J'ai l'impression que l'on doit toujours faire nos preuves. Le moindre petit défaut, et hop, on disparaît, comme si on était facile à remplacer... Nous n'avons même pas le droit à l'erreur!

— Tu trouves?

— Une fille qui fait une erreur, on va essayer de la comprendre, de lui pardonner. Les gens vont lui trouver des excuses, dire que c'est une pauvre petite, parce que la vie n'est jamais facile quand tu es une fille. Par contre, un gars qui se plante, qui se trompe, lui va immédiatement devenir un sans coeur.

— Tout comme une fille qui couche avec qui elle veut va être une salope!

— Je ne le pense pas, personnellement. Et puis la fille, ça reste son choix, c'est elle qui décide. Rien ne la force. Les autres la jugent suite à des actes, suite à une décision qui lui est propre. Elle sait bien qui elle est, ce qu'elle vaut. Le gars qui s'est trompé, le gars qui a fait une erreur, il est bien conscient de s'être planté. Il culpabilise, il s'en veut pour son erreur, et en plus il se fait juger.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu facile?

— Facile?

— De se cacher derrière l'excuse de l'imperfection, de justifier ses erreurs en

disant «de toute façon, je ne peux pas être parfait, c'est à prendre ou à laisser».

— Ce n'est pas ce que je dis. Je ne suis pas en train de dire de faire n'importe quoi. Ce que je critique, c'est la pression que l'on nous met. Si je fais une erreur, je disparaïs. C'est aussi simple et radical que ça. Je n'ai pas le droit à une seconde chance. Je ne veux pas me cacher derrière l'excuse de l'imperfection. Tous les gars, toutes les filles, font des erreurs. Mais nous, on ne nous les pardonne pas. Quand j'en fais, j'essaie d'apprendre. De ne pas les répéter. Mais à quoi ça sert d'apprendre, de faire des efforts, si on nous efface aussitôt? Si je flanche une fois, ça ne veut pas dire que je flancherai à chaque fois. Si j'hésite à un moment, ça ne se reproduira pas automatiquement. Mais je n'ai pas l'occasion de le prouver. Si je flanche, ce n'est pas que j'ai un moment de faiblesse. C'est que je suis faible. Si j'hésite, ce n'est pas que j'aie besoin de réfléchir. C'est que je ne sais pas ce que je veux. Je fais ce que je peux pour m'améliorer. Mais tu n'as aucune idée de la douleur que l'on ressent quand on perd quelqu'un parce que l'on n'a pas réussi à être parfait.

Je me tais soudain, gêné. Depuis longtemps, j'ai envie de dénoncer la difficulté d'être un homme, sans avoir réussi à trouver ni les bons mots ni le bon moment. Je n'ai jamais su l'expliquer.

Certains ressentis, certaines frustrations sont si forts qu'ils sont impossibles à formuler. J'ai toujours peur que l'on me rigole au nez. Pourtant, je ne fais que constater. Puisque je n'ai pas décidé d'être un «bad boy», d'être ce redoutable et sombre garçon «qui finira par lui briser le coeur de toute façon», je n'ai pas d'autre choix que d'être parfait.

— Donc tu pars parce que c'est dur d'être un garçon ?

Je suis soulagé de ne sentir aucune moquerie dans sa question.

— En quelque sorte, oui. J'ai besoin de savoir si j'ai encore envie de jouer ce jeu là, besoin de savoir si j'ai fini par tout donner ce que j'avais, ou s'il m'en reste encore. En ce moment, je me sens vide, tu comprends ?

— Je comprends très bien. Et puisque c'est comme ça, sois donc égoïste. Laisse-toi faire. Laisse-moi m'occuper de toi...

Elle a trouvé les bons mots. Juste ceux qu'il me fallait pour me faire oublier mes soucis, et me vider la tête pour cette dernière soirée. Je m'abandonne à elle...

Cadeau à sens unique

Je me réveille le lendemain matin en pleine forme. Je n'ai pas mis de réveil. De toute façon, je n'ai pas prévu de partir avant le début de l'après-midi. J'ai décidé, sans raison, que je partirai à

quatorze heures. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me paraît une bonne heure. Une agréable odeur flotte dans l'appartement. Clémence n'est plus là, mais il y a un petit mot, posé à côté d'une demi-douzaine de crêpes.

«Je t'avais pourtant dit d'être égoïste, et de te laisser faire. Comment veux-tu réussir si même quand on te donne sans rien demander tu insistes pour donner en retour? Pour ta peine, voilà quelque chose que tu ne pourras pas me rendre. Régale-toi, bonne route et prends soin de toi! PS: c'est la première fois que je dors dans des couvertes en satin, j'adore ça. Tu vas avoir un van grand luxe si tu les emmènes avec toi!».

Cette dernière remarque me fait sourire. Je n'ai pas commencé à planifier ce voyage depuis très longtemps, mais il y a toujours ces questions qui reviennent, sur ce qu'il faut prendre ou pas. J'ai pris l'habitude de dormir dans des draps en satin. Je trouve cela confortable mais les avoir dans mon van pour traverser le Canada me paraît un luxe saugrenu. Il me semble qu'il y a des choses plus importantes à emporter. En même temps, ça ne prend pas plus de place que des draps ordinaires, alors pourquoi ne pas choisir le confort? Grâce à Clémence, ma décision est prise. Une question de moins à régler. Ils seront donc du voyage.

Je mange mes crêpes sans me presser. Elles sont délicieuses et, accompagnées d'un grand verre de jus d'orange, elles sont un magnifique rayon de soleil pour commencer la journée. Je remercie Clémence en mon for intérieur.

Je prends tout mon temps. Mes affaires sont prêtes depuis la veille. Je n'ai qu'à tout déplacer dans le van. Je tourne un peu en rond dans mon appartement; ma façon de lui dire au revoir avant de partir. Un ami devrait arriver dans quelques jours pour s'en occuper. Je pourrais déjà partir si je le voulais, mais je continue de ne rien faire. Comme si j'attendais un événement de dernière minute qui me forcerait à rester à Montréal. Je dois bien le reconnaître, j'ai peur. Ce n'est pas une peur très profonde ou très intense, mais l'inquiétude est là. Je ne sais plus qui je suis... difficile de savoir qui reviendra alors que je ne sais même pas qui part.

Une visite au temple

Il me reste une dernière petite course à faire avant de quitter Montréal. J'attrape le livre sur ma table de chevet; je dois le rendre à la bibliothèque.

J'entre dans le métro en regardant partout autour de moi, l'air un peu hagard, comme si je le prenais pour la première fois. Ou la dernière, peut-être... Les gens autour de moi sont tous enfermés dans

leur petite bulle. Ils m'ignorent. J'en suis vexé, même si ma réaction est stupide. Ils ont devant eux un grand aventurier qui s'apprête à partir à la conquête de l'ouest! Ils pourraient faire un peu plus attention. Mais non... Il n'y a pas d'aventuriers dans le métro. Juste des gens que l'on ne connaît pas, et que l'on ne veut pas connaître.

Berri-UQAM. Je descends, slalomant entre les gens qui attendent devant la porte de la rame. Ils n'ont toujours pas compris que laisser sortir les gens les aiderait à rentrer? Je sens la tension en moi; je suis à la limite... trop de temps passé en ville; trop de gens, trop d'événements. Montréal est une ville intense, et je la vis toujours au maximum. Peut-être un peu trop, ces derniers temps.

L'entrée dans la grande bibliothèque est une soudaine bouffée de fraîcheur. À cause de l'air climatisé, mais surtout à cause du silence studieux. Comme chaque fois que je rentre dans ce temple de la tranquillité et du savoir, je lève les yeux pour en admirer l'architecture. Une première paroi en verre répond à une autre en bois, dans une harmonie parfaite des matériaux. La grande bibliothèque de Montréal est un sanctuaire où je viens régulièrement me recueillir.

Circuler entre ses rangées de livres. Admirer les cloisons de bois. Sentir l'odeur du papier. Écouter le léger murmure des

usagers. Me laisser imprégner par cette atmosphère unique. Retrouver, peu à peu, ma paix intérieure.

Sourires

Je me dirige vers le tapis de retour. Celui-ci est arrêté, mais une jeune bibliothécaire me fait signe, m'indiquant qu'elle va s'occuper de moi. Je lui tends le livre. Elle le prend. Le retourne. Lit le titre : « Volkswagen Blues ».

— Vous avez aimé ?

— Oui, comme à chaque fois que je l'ai lu. J'en ai un exemplaire, mais je l'ai prêté à un ami. Je voulais le relire avant de partir.

— Vous rentrez chez vous ?

J'ai le petit moment habituel d'hésitation. Mon accent... j'ai beau avoir passé dix ans à Montréal, j'ai gardé mon accent français. « Vous venez d'où ? » est l'une des premières questions que l'on me pose quand je rencontre de nouvelles personnes. C'est toujours le même discours ; j'explique que je suis français, que j'habite Montréal depuis dix ans, et que je me considère montréalais, même si ma façon de parler me trahit. J'insiste en parlant de ma double citoyenneté, pour que le message soit clair. Mais en général, même après avoir expliqué tout cela, les gens ne comprennent pas. Étrange comme ce petit détail les

empêche d'accepter que je puisse être d'ici.

— Non... Chez moi, c'est ici... enfin je crois... je pars en voyage, pour m'en assurer.

— Vous allez où ?

— Vers l'ouest. Jusqu'à Vancouver. Après, je tourne à gauche. Je sais pas combien de temps je pars.

Elle sourit en jetant un coup d'oeil au livre.

— Et vous y allez dans un minibus Volkswagen ?

Je lui rends son sourire.

— Presque. C'est un intérieur de Westfalia, mais dans un Dodge.

— Sophie !

— Excusez-moi une seconde, je reviens tout de suite.

Je la regarde rejoindre la collègue qui l'a appelée. Sophie. Le prénom me plaît beaucoup, mais j'ai l'impression qu'il ne lui convient pas tout à fait. Comme si une Sophie ne pouvait être blonde.

Elle échange quelques mots avec sa collègue, puis revient.

— Désolée. Me revoilà. Alors... Vous partez quand ?

Je regarde un peu autour de moi, cherchant une pendule. J'en trouve une qui m'indique onze heures quarante-sept.

— Dans deux heures, environ. Il me restait juste à rendre ce livre.

— C'est très proche comme départ alors! Je n'ai qu'à vous souhaiter un bon voyage.

— Merci beaucoup.

— Quelle sera votre première étape?

— À vrai dire... je n'en ai aucune idée. Il faudrait que je me décide bientôt.

— Vous connaissez «Thousand Islands»?

— Les Mille Îles? J'en ai entendu parler. Je ne sais plus où... Il paraît que c'est très beau, mais je n'y suis jamais allé.

Elle me sourit, comme si elle savait quelque chose que j'ignorais ou que je ne comprenais pas.

— Alors commencez par là. C'est magnifique. Et c'est sur le fleuve en direction de Toronto.

Je reste un moment à la regarder sans rien dire, mémorisant son visage. Ses cheveux blonds, un peu emmêlés, lui arrivent aux épaules. Son visage est naturellement souriant, lumineux. Ses yeux bleu-vert sont cachés derrière des lunettes, stéréotypes de lunettes de bibliothécaire, mais qui lui vont si bien. Elle déborde de gentillesse et de douceur. Elle voit bien que je la regarde; son sourire se fait timide, mais elle ne dit rien.

— Merci mademoiselle. Vous venez de régler mon dernier problème. Ce soir, je dormirai à Thousand Islands.

— J'espère que ça vous plaira.

— Je n'en doute pas un seul instant.
Encore merci, et bonne journée!

— Au revoir!

J'ai une dernière petite hésitation avant de partir; comme si je voulais poser une dernière question. À la place, je fais un sourire rapide, pivote sur moi-même, et me dirige vers la sortie. Je descends les escaliers mécaniques, passe les tourniquets, rentre dans le métro qui arrive au même moment, comme pour m'aider à fuir le plus vite possible.

Je n'ai aucune mémoire des noms, alors j'oublierai sans doute le sien dans quelques jours. Mais j'ai envie d'essayer de m'en souvenir. Comme j'ai envie de me rappeler de son visage, et de son sourire.

À cette absurde question, «que regardes-tu en premier chez une fille?», ma réponse -le sourire- en crée généralement un chez mon interlocuteur. Amusé, désillusionné ou sceptique. Pourtant, si les poètes ne cessent de répéter que le regard est le miroir de l'âme, j'ai plaisir à penser que le sourire en est l'image directe. Il suffit de savoir le lire.

Je peux oublier un nom, la couleur des yeux de quelqu'un, mais je n'oublie jamais un sourire. Je les garde en moi. Je garde tous ces cadeaux qui m'ont été faits, pour m'y réchauffer quand le besoin s'en

fait sentir. Le sourire de la bibliothécaire m'accompagne un long moment.

Le ronronnement du moteur

Je suis de retour chez moi. Je me sens à la fois vidé et plein d'énergie. La peur est toujours là ; en même temps, j'ai appris à faire confiance en la vie ; elle a tendance à m'apporter ce dont j'ai besoin, au moment où j'en ai besoin... Je vois l'apparition de cette belle bibliothécaire comme un signe de dernière minute. Maintenant que je sais où je vais, je n'ai plus de raison de retarder mon départ. Je jette un dernier coup d'oeil à mon appartement, constate pour la vingt quatrième fois que je n'ai rien oublié.

La porte se ferme derrière moi, sans un bruit. Je descends les escaliers, marche jusqu'au Pourquoi Pas?. Je n'ai rien rangé pour le moment. J'ai juste posé les boîtes en vrac à l'intérieur, ainsi qu'un peu de vaisselle, un ordinateur, un appareil photo et même une imprimante parce qu'on ne sait jamais. Tout cela prendra sa place dans les différents petits rangements que m'offre mon van. Je m'assois sur le fauteuil du conducteur. Une grande respiration. Une deuxième. Je démarre.

Le moteur part sans la moindre hésitation. Il se met à ronronner aussitôt. Ce son me rassure. J'ai l'impression que

si moi je ne suis pas encore sûr de vouloir y aller, le Pourquoi Pas?, lui, est prêt à prendre la route. S'il a assez de conviction pour nous deux, alors c'est parfait!

Je me retrouve sans tarder sur la 720. À cette heure-là, il n'y a pas trop de trafic, et la conduite est reposante. Je franchis le chaos de béton de l'échangeur Turcot. Comme chaque fois, je ne peux m'empêcher d'admirer et de trouver horriblement laid cet entrelacement de bretelles d'autoroutes. Un véritable noeud, impossible à défaire, symbole de la domination et de la déchéance de l'automobile. Je quitte l'île de Montréal un peu après, remontant le fleuve Saint-Laurent en direction de Toronto.

Prendre son temps

Il va me falloir réapprendre ma relation avec le temps. Mon réflexe premier a été de m'installer sur l'autoroute, en me disant qu'ainsi j'irai tout droit jusqu'aux Mille Îles. Par chance, il fait chaud, et conduire dans ces moments-là est plus fatigant. J'ai quitté l'autoroute à Saint-Zothique, en me disant que je pourrai peut-être trouver un endroit où me rafraîchir dans le fleuve.

Je me suis vite rendu compte que, si le soleil est chaud, le fleuve, lui, est encore plutôt froid. Beaucoup trop pour moi en tout cas. Mais ça m'a surtout permis de

réaliser que je n'avais pas à rester sur l'autoroute. J'ai tout mon temps. Aucune urgence, aucune obligation. Je peux désormais aller à la vitesse que je veux, et m'arrêter aussi souvent que nécessaire. Personne ne m'attend. Je n'ai pas de date de retour. J'ai tellement l'habitude de voyager un oeil sur la montre qu'une fois de plus je recommence à faire la même chose.

Pourtant, la route qui longe le fleuve est superbe, justifiant qu'on la découvre sans se hâter. On a l'impression d'accompagner les colons qui ont suivi son cours afin de découvrir ce continent qui s'ouvrait, infini, devant eux. Toujours plus loin, toujours plus vers l'intérieur. Je me sens moins seul dans le van avec ces gens qui voyagent avec moi.

En fin de journée, je décide de garer le Pourquoi Pas? dans un grand pré à l'écart de la route. Un endroit où personne ne peut me voir. Ce sera ma première nuit à bord, et je dois encore m'habituer à la taille de mon nouvel univers. Je n'ai plus autant de place, surtout avec mes boîtes, qui occupent presque tout l'espace. Il faudra que je prenne le temps de les vider. Ça m'aidera à prendre possession du Pourquoi Pas?.

Un peu plus tôt, je me suis arrêté pour faire l'épicerie. J'ai désormais tout ce qu'il faut pour cuisiner, et pour manger. Je prépare mon premier repas à bord.

J'ai décidé de faire dans la simplicité. Des pâtes au fromage. Simple, mais si bon! Je n'ai pas le choix d'être assis pour préparer le repas, mais je ne trouve pas ça désagréable.

Je range quelques affaires. Je sais que je déplacerai sans doute beaucoup de choses beaucoup de fois, avant que tout trouve sa place définitive. Mais petit à petit, je m'approprie l'espace, et ça me plaît. Je ne veux pas précipiter les choses. Je veux construire lentement ma relation avec l'intérieur du Pourquoi Pas?, avec ma nouvelle maison, afin d'en profiter au maximum.

Le toit est relevé. Je me glisse en haut, ferme le plancher et m'installe pour la nuit. Je resterai un long moment à lire, avant de me décider à éteindre la petite lumière et passer ma première nuit à bord.

Miette

Je me réveille en pleine forme après une excellente nuit de sommeil. L'endroit est calme, et l'excitation du départ ne m'a pas empêché de m'endormir. Je me rends compte que le stress que je ressentais n'est désormais plus là. Je suis juste bien, tranquille, détendu. Je me souviens de nombreux rêves, tous plus étranges les uns que les autres. Ils parlaient de quêtes, d'aventures et de nouveaux départs. Mon

subconscient ne fait ni dans l'originalité, ni dans la subtilité.

Je prends mon temps pour me réveiller et remettre le van en mode route. Je regarde autour de moi. Le petit pré où je me suis installé n'est pas plus inspirant que ça, et je n'ai pas faim pour le moment. Je décide donc de ne pas rester ici plus que nécessaire. Le Pourquoi Pas? reprend son doux ronronnement en s'engageant sur la route.

Je retrouve le Saint-Laurent peu de temps après. Le paysage me fascine. J'ai toujours cette impression que remonter le fleuve revient à remonter le temps. À nouveau, je n'ai aucun mal à imaginer les colons cherchant à gagner l'intérieur des terres, guidés par la promesse d'une vie meilleure. Homme seul marchant avec un simple baluchon, ou famille complète entassée, avec leurs meubles, dans une charrette aux roues branlantes. Ils avancent lentement, avec difficulté. Poussant, tirant, soufflant, haletant. Les images apparaissent et disparaissent dans ma tête. Mes pensées vagabondent sous un ciel d'un bleu parfait.

Une petite aire de repos apparaît peu de temps après sur le bord de l'eau. Mon estomac m'informe que c'est un bon endroit pour prendre mon petit déjeuner, et je décide de l'écouter.

Il y a une autre voiture. Une mère et sa fille sont assises à l'une des deux tables. J'attrape un paquet de céréales, du lait et un bol et m'assois à la table d'à côté. La petite fille me fait un petit coucou de la main. Je le lui rends avec plaisir.

— Comment tu t'appelles?

Elle me répond avec un grand sourire.

— Je m'appelle Miette.

Sa mère me sourit à son tour.

— Je ne me souviens plus d'où ce surnom lui vient. Je l'avais appelée Lil, mais maintenant, tout le monde l'appelle Miette.

Je regarde un moment cet ange miniature, avec son petit bonnet de laine posé sur la tête, d'où s'échappent quelques mèches de cheveux d'un roux flamboyant. Ses grands yeux verts d'enfant brillent de mille étincelles. De joie, de malice, mais aussi d'une intelligence contenue.

— Ça lui va très bien en effet. Et tu viens de où, Miette?

— Je viens du pays des fées et du chocolat!

Sa voix retient un rire, et le regard qu'elle adresse à sa mère témoigne d'une blague récurrente entre elles. J'y perçois aussi l'immense amour que la mère et la fille se portent. Sa mère qui, à nouveau, semble obligée de s'expliquer.

— On n'habite pas très loin de Makignac Bridge, entre les grands lacs.

On y trouve du très bon fudge; surtout celui au chocolat. Et à cause des deux lacs, il y a souvent de la brume. C'est vraiment un endroit magnifique. Certains matins, sur le bord de l'eau, il n'est pas difficile d'imaginer que des fées y habitent.

Elle laisse son regard se perdre sur le fleuve.

— Un peu comme ici d'ailleurs.

— J'adore le fudge. Surtout au chocolat! Il faudrait que j'y fasse un tour.

— Tu vas où au juste?

— Je ne sais pas trop. Je dois être à Toronto ce soir. Je me suis donné comme objectif d'aller jusqu'à Vancouver, et là-bas de tourner à gauche.

— Alors le fudge sera peut-être sur ta route. Ou ne nécessitera pas un trop gros détour.

— C'est bon à savoir! Et vous, vous allez où?

— Ici et là. On avait toutes les deux besoin d'une semaine de vacances. Besoin de se reposer. Alors on est venues se promener dans la région.

— Ça a l'air assez joli en effet. C'est bizarre... ça fait dix ans que j'habite à Montréal, et c'est la première fois que je viens ici.

— C'est notre première fois à nous aussi. J'imagine que c'est toujours comme ça. On va toujours voir ce qui est loin; jamais ce qui est à côté.

Un court silence s'installe.

— Désolée de ne pas rester plus longtemps. Nous devons y aller. Bonne continuation dans ton voyage!

— Merci beaucoup. Vous aussi.

Miette me fait un dernier grand sourire, avant de sauter sur ses petites jambes, et de courir jusqu'à la voiture, rejointe par sa mère. Je les regarde partir, en me disant que si je voyage, c'est aussi pour ces rencontres, toutes simples, toutes belles et imprévues.

Je retourne au Pourquoi Pas? pour attraper mon atlas routier. Je cherche un moment Makiniac Bridge. La ville pourrait bien être sur mon chemin en effet. Ou en tout cas, je pourrai m'arranger pour qu'elle y soit.

Le pèlerin qui ne fait pas de pèlerinage.

Toronto. Je trouve étrange d'être resté si longtemps si proche de Toronto, et de n'y avoir jamais mis les pieds. La partie citadine en moi, celle fascinée par ces immeubles infinis qui vont jusqu'à chatouiller les nuages, cette partie insistait depuis longtemps, déjà, pour que j'aie visité la Ville Reine. Mais comme toujours, il est si facile de se trouver des excuses... Alors Toronto, comme beaucoup d'autres choses, a pris sa place dans ma longue liste des « peut-être plus tard ».

M'y voilà enfin. La veille, j'ai pris le temps de passer un petit coup de téléphone. J'ai une amie à Toronto. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a quitté Montréal, mais je sais que j'aurai plaisir à la revoir. Et puis, si le Pourquoi Pas? me paraît un endroit parfait pour dormir au milieu de nulle part, je ne suis pas sûr, en revanche, de vouloir y passer la nuit en pleine ville. Mon amie est là et peut m'héberger quelques jours. Au moins, comme ça, je pourrais profiter d'un endroit un peu plus vaste et confortable.

C'est en m'engageant sur Don Valley Parkway que la mémoire me revient. Se souvenir est une faculté extraordinaire. Les Mille Îles; j'ai le nom en tête depuis que la bibliothécaire m'en a parlé. Une fois de plus, je me revois, le livre à la main. Je revois son sourire, et son regard, descendre sur le livre et revenir vers moi. «Vous connaissez Thousand Islands»? Bien sûr que je connais. C'est l'endroit où Jack et la Grande Sauterelle font leur premier arrêt dans leur route vers l'ouest, dans Volkswagen Blues. Étrange que ça ne me revienne que maintenant. C'est comme si j'avais entendu le dernier engrenage de mon cerveau faire «clic» au moment où il trouvait la position parfaite pour que je me souvienne...

Je pousse un soupir de soulagement. Je me vois un peu comme un pèlerin. Un pèlerin en quête de soi. Si j'ai un

pèlerinage à faire, il est intérieur. Et si j'admire Jacques Poulin, si la lecture de ses livres m'a peut-être précipité sur la route, je n'ai pas envie de suivre ses pas. Du moins, pas cette fois. Ce voyage-là, c'est le mien. Je n'en ferai pas celui de quelqu'un d'autre.

Aucune idée.

Sortie Bloor Street. Le van traverse un pont, au-dessus d'une rivière. Le parc qui la longe a l'air agréable. La pause ne dure qu'un bref instant. On replonge dans la ville tout de suite après. Quelques coins de rue. À gauche sur Yonge. Encore quelques coins de rue. Un parking public. Une place. Le moteur du Pourquoi Pas? s'arrête. Je ne sais pas si son dernier petit souffle est un soupir de soulagement ou de déception.

Quelques minutes après, je suis adossé contre le rebord d'une fenêtre. Une bière à la main, je regarde sans le voir un cycliste qui remonte la rue avec peine.

— C'est étrange de te revoir.

Je me retourne vers mon amie.

— Je sais Jane. Ça fait longtemps. Je suis désolé.

Elle me sourit. Il y a un petit silence; rien de gêné. Nous goûtons au plaisir simple de nous retrouver.

— Ne t'excuse pas. Je n'ai pas dit que ce n'était pas agréable, ni que ça ne me

faisait pas plaisir. Au contraire, je suis très heureuse que tu sois là. Avec le temps, j'avais cessé d'espérer, et voila que tu arrives, soudain, à la toute dernière minute.

À mon tour de lui sourire.

— C'est vrai qu'après sept mois, il y a de quoi se demander. Mais tu vois, je suis là pour finir.

— Mais ce n'est pas pour moi.

Il n'y a ni rancoeur, ni tristesse dans sa voix. Elle fait juste constater.

— C'est quand même un peu pour toi, tu sais. Je ne me serais arrêté qu'une après-midi si tu n'avais pas été là. Mais puisque tu es là, peut-être que je resterai quelques jours.

— C'est comme tu veux. Tu sais que tu es le bienvenu ici de toute façon. Même en prévenant à la dernière minute.

— Il y a deux jours, j'ignorais tout autant que toi que je serais à Toronto aujourd'hui...

— Oui, tu m'as dit ça au téléphone. Ton voyage complètement fou. Parle moi en plus.

— Je n'ai pas grand chose à dire de plus. Je me suis acheté un van et je compte sur lui pour m'amener vers l'ouest. Rendu à Vancouver, je tournerai à gauche. Après ça... aucune idée.

— Et tu passes par où ?

— Ça non plus, je ne le sais pas...

La découverte de Toronto.

Est-il nécessaire de commencer par visiter son passé quand on cherche à retrouver qui l'on est ? Je n'en suis pas sûr. Je me demande encore si j'ai eu raison d'appeler Jane. Je n'ai eu que quelques rares échanges avec elle, depuis qu'elle a quitté Montréal, sept mois plus tôt. C'est sans doute mieux pour elle, c'est sans doute mieux pour moi. C'est étrange comme certaines amitiés peuvent vous vider de vos forces. Comme on peut se faire du mal entre amis, sans même en prendre conscience. Dire «au revoir» à Jane a été une expérience très difficile. On s'était promis de se parler beaucoup, de rester en contact, de se visiter. Et puis du moment qu'elle était partie, du moment où notre lien s'était brisé, on avait tous les deux eu ce même sentiment d'être capable de respirer à nouveau. Ça nous avait fait du bien. Les promesses n'avaient pas été tenues; les coups de téléphones rares, et les mails peu fréquents. Je n'étais pas sûr de vouloir la revoir. Et pourtant, dans la précipitation du moment, j'avais profité de l'occasion. Je n'avais pas le temps de réfléchir, ou de me poser la question. Je m'étais moi-même pris au piège, ne me laissant pas la possibilité de changer d'avis. Et ça avait très bien marché. Et maintenant, je me demandais si j'avais eu raison. Peut-

être aurais-je dû y réfléchir un peu quand même.

— Est-ce que tu as quelqu'un en ce moment ?

La question est bateau. En même temps, on a déjà fait le tour d'une partie des banalités d'usage, et je savais que le sujet n'allait pas tarder à être abordé. Et je dois bien reconnaître que j'étais curieux de savoir...

— En ce moment, plus vraiment. Tu connais ma capacité à me mettre dans des situations pas possibles ?

Je hoche la tête, un sourire amusé sur les lèvres.

— Pour faire une histoire courte, ma copine m'a quittée pour ma maîtresse.

Je la regarde en faisant des yeux ronds.

— Tu n'as pas changé alors ?

— Comme tu peux voir, on dirait bien que non... et toi, j'imagine que si tu as décidé de partir, c'est que tu es seul aussi ?

— Oui... pas depuis très longtemps. C'est l'une des raisons pour lesquelles je pars d'ailleurs.

Nos regards se croisent. Nous nous retrouvons; nous reconnaissons ce silence. Si habituel entre nous, il est le témoin de notre complicité, de tout ce que l'on a partagé par le passé. Je vois ses yeux briller. Les miens brillent en écho. Elle est là, je suis là. Nous avons

reforgé notre lien, même si ce n'est que pour quelques jours.

— Alors comme ça, tu veux découvrir Toronto ?

— Pourquoi pas !

— Eh bien allons-y !

Le nageur

Plonger dans les souvenirs. J'ai l'impression de descendre à la nage une rivière que j'aurais déjà parcourue des dizaines de fois. Le paysage qui défile autour de moi ne me réserve plus aucune surprise. L'eau est chaude, agréable, et je me laisse emporter. Je sais où je vais. Je ne fais que suivre le courant. Je connais le moindre écueil. Je sais quand donner un petit coup de brasse, aussi minime que possible, pour l'éviter. Flotter à la surface de ce petit cours d'eau est reposant. Le soleil me caresse doucement le visage. Je suis bien. Je peux même faire l'étoile, si j'en ai envie. Une petite brise légère me chatouille le nez. Je ne serais même pas surpris de voir une libellule faire du surplace au dessus de ma tête, mais je préfère garder les yeux fermés. Le léger bruissement de l'eau chantonne avec une délicatesse incomparable à mes oreilles. C'est sans doute le printemps. Une odeur d'herbe fraîche flotte dans l'air.

Parler avec Jane, faire revivre les vieux souvenirs, tout cela m'apaise. Ce

sentiment de quiétude me permet de prendre conscience que le stress ressenti juste avant de quitter Montréal n'était pas dû à mon départ. Il était latent depuis plusieurs mois maintenant. Ma décision de partir, prise à la dernière minute, n'y est pour rien. J'ai fait le bon choix, même si c'était sur un coup de tête. Si je ne l'avais pas fait, je me serais trouvé une excuse pour retarder. Puis une autre. Et je ne serais jamais parti. Je me sens mieux. C'est bien la preuve que ça n'allait pas si bien que ça avant.

Réchauffés par une conversation simple et légère, nous marchons vers le centre-ville de Toronto. Les rues s'enchaînent. Les bâtiments se font de plus en plus hauts. Les immeubles, je dois bien le reconnaître, sont magnifiques. Les gens, eux, sont très propres, bien de leur personne. Nous sommes à l'évidence dans le quartier des affaires. J'aime observer ces hommes et ces femmes qui marchent autour de moi, d'un pas pressé. Ils ont l'air tellement importants. Tellement fiers. Le monde s'arrêterait sûrement de tourner si l'un d'eux s'arrêtait de marcher.

C'est ce que je fais, moi, à un moment. M'arrêter. Je m'arrête, parce que je sais que je le peux. Parce que le monde tourne très bien sans moi. Je suis même convaincu que le monde est très heureux de savoir que moi, je peux m'arrêter quand je veux. Je ferme les yeux quelques

secondes. J'étais comme eux, moi aussi, il y a quelques mois. Je me revois marcher le long de ce couloir qui n'en finit plus. À cette époque, je n'avais pas le temps. Les images sur les murs étaient belles, mais je ne pouvais les regarder que du coin de l'oeil. Il ne fallait surtout pas que je m'arrête. Toutes ces images, aussi belles qu'elles puissent avoir été, apparaissent floues dans ma mémoire. Maintenant je peux prendre mon temps, et je compte bien en profiter.

Le touriste

Nos pas nous dirigent vers la CN Tower. Je dois bien l'admettre, je suis fasciné par les tours. En fait, je suis fasciné par tout ce qui est grand, gros, gigantesque, rapide. Les superlatifs m'ont toujours beaucoup plu. Même s'il y a un côté très touristique à visiter la plus haute tour de Toronto, j'ai l'impression que je passerais à côté de quelque chose si je n'allais pas voir tout là haut. Je suis comme tous les voyageurs. Je refuse de me reconnaître comme touriste. Moi je suis bien plus que ça. Enfin j'imagine... J'arpente les rues mon appareil photo autour du cou, je visite toutes les tours que l'on met sur mon chemin. Mais je ne m'arrête pas là.

Je vais vers les gens, je leur parle, j'essaie de faire leur connaissance,

d'échanger avec eux. Nous sommes cinq milliards d'êtres humains. Ou six. Ou sept. Je ne sais plus. Ça avance si vite que j'ai du mal à suivre. Je ne pourrai pas connaître tout le monde, et pourtant, j'aimerais quand même en rencontrer le plus possible. Rencontrer, comprendre, partager, échanger. Le plaisir d'apprendre, encore et toujours plus.

S'identifier dans la souffrance

Partager, je le ferai toute la journée avec Jane. Nous partageons moments passés et moments présents. Nous nous remémorons nos vieux souvenirs et nos expériences communes. Et puis nous nous apprenons nos échecs et nos erreurs, qui n'ont pas manqué depuis la dernière fois que l'on s'est parlé.

Partager nos échecs. Nos souffrances. Nos douleurs. C'est ainsi que nous nous définissons. Je suis conscient de la stupidité de la chose... et pourtant, je fais comme tout le monde. Moi qui pensais être un aventurier voyageur prenant la route pour réaliser un rêve complètement fou, me voilà devenu une succession de ruptures, de démissions, de renvois, de mensonges.

Par quel malheureux enchaînement en sommes-nous venus à nous décrire par nos échecs? Le passé nous a amenés jusqu'où nous sommes aujourd'hui, et

ce sont surtout nos échecs qui nous ont construits. Est-ce qu'ils dictent pour autant ce que nous sommes? Je m'écoute parler; évoquer mes frustrations, mes tristesses, mes déceptions. J'écoute Jane me répondre avec les siennes. Je me remémore des centaines de discussions différentes, avec des centaines de personnes différentes. Ce qui compte, c'est que mon interlocuteur compatisse. Qu'il ait pitié de moi et qu'il comprenne ma douleur. Nous avons besoin de cela pour exister. Nous avons besoin de nous identifier dans la souffrance de l'autre pour devenir concrets. Personne ne dira jamais: «moi? j'ai été heureux toute ma vie; je n'ai jamais souffert; et puis de toute façon, ne parlons pas de ça. Demain je vais...»

Oui, demain... demain je vais quitter Toronto. Je n'ai pas besoin de rester ici plus longtemps. La ville me plaît, mais aux côtés de Jane, me voilà replongé dans mon passé. Je suis tanné d'être souffrance, je suis tanné d'être douleur. Demain, je quitte Toronto. Et dorénavant, pour les personnes que je rencontrerai, je ne serai plus une souffrance passée, mais un bonheur présent.

— Demain? Mais tu viens juste d'arriver!

— Je sais... mais... je reviendrai, je te le promets. Tu m'as manqué, et je suis vraiment heureux de te revoir... mais tu

es mon passé Jane. Et je veux que mon voyage soit tourné vers l'avenir.

— C'est pas sympa de dire ça.

— Désolé. Je ne voulais pas être méchant.

— Alors tu t'es raté. Tu pars vers où ?

— Je ne sais pas trop; je vais sans doute aller voir les chutes Niagara, ensuite... j'hésite. Je pense faire un petit tour par les États-Unis. Contourner le lac Érié par le sud, puis remonter vers le nord entre le lac Michigan et le Huron. Il paraît que le pont Mackinaw est impressionnant.

— Le pont, je ne sais pas, mais le fudge est excellent.

— Oui, j'ai entendu dire ça aussi.

Chambre avec vue sur le lac

J'ai quand même passé une autre journée à Toronto. J'avais envie d'aller voir l'île, profiter du parc pour me reposer, mais aussi admirer le centre ville, et son reflet dans le lac. Et surtout, prendre mon temps. J'ai toujours du mal à admettre que je ne suis pas pressé. Que je peux rester quelque part aussi longtemps que je veux, parce que de toute façon, rien ne m'attend.

Je quitte la ville en début de soirée, juste après la tombée de la nuit. Le Pourquoi Pas? s'engage joyeusement sur la Gardiner Expressway qui traverse le centre ville. J'ai presque l'impression

d'être aux commandes d'un avion. Le moteur émet un petit sifflement qui rappelle un bruit de réacteur. L'autoroute est en hauteur, et la ville s'étale devant moi. La vision est magique. Norah Jones chante doucement pendant que le Pourquoi Pas? vole au milieu des étoiles des fenêtres illuminées.

J'ai décidé que je dormirai sur le bord du lac cette nuit. Sans raison particulière. Si ce n'est, peut-être, un désir inconscient de me compliquer la vie. Je quitte la 64 juste après Grimsby Beach. La voie de service me donne accès à de nombreuses routes secondaires. Mais dès que j'arrive sur le bord du lac, ce n'est qu'une succession de maisons, aux terrains privés collés les uns contre les autres. Aucun endroit ne convient. Je ferai quatre tentatives, qui me prendront presque une heure, avant de trouver un petit morceau de terrain qui semble n'appartenir à personne.

Le silence s'installe alors que le moteur s'arrête. Pas pour longtemps. Je distingue peu après le bruissement léger des vagues, à quelques mètres à peine. Je reste un moment à admirer par la fenêtre cette immense surface lisse, d'un noir à peine plus sombre que celui du ciel. Le lac Ontario s'étale devant moi et son chant me berce dans mon sommeil.